

DONALD C. WILLIAMS

**DES ÉLÉMENTS DE L'ÊTRE\***

La philosophie première, selon l'acception traditionnelle, est l'ontologie analytique qui examine les traits nécessaires de tout ce qui est, en ce monde ou en n'importe quel monde possible. Son problème cardinal est celui de la substance et de l'attribut, ou à tout niveau quelque chose d'apparenté dans cette famille d'idées qui comprend aussi substance et inhérence, sujet et prédicat, matière et forme. La question est de savoir comment une chose peut être une instance de plusieurs propriétés, alors qu'une propriété peut être inhérente à de nombreuses instances, comment tout est le *cas* d'un *genre*, un ceci-tel (*this-such*), une essence pourvue d'existence, un existant différencié par l'essence, et ainsi de suite. Se préoccupant de ce que signifie en dernier lieu être une chose ou un genre, la philosophie première est en quelque sorte un préalable et est indépendante de l'autre grande branche de la métaphysique, la cosmologie spéculative : quel genre de choses y a-t-il, de quelles matières sont-elles constituées, comment sont elles liées les unes aux autres ? Bien que « l'ontologie analytique » ne soit pas très pratiquée en tant que telle sous ce nom aujourd'hui, ses problèmes, et spécialement le problème de la subsistance et de l'inhérence, sont tout autant d'actualité dans les derniers manifestes des partisans de l'analyse logique prétendant ne croire ni aux substances, ni aux universaux,

\* *Review of Metaphysics*, 7, 1953, p. 3-18.

qu'ils l'étaient dans les clubs d'Athènes et de Paris. Rien n'est clair tant que ce sujet n'est pas lui-même clair et j'espère dans cet essai<sup>1</sup> faire quelque chose pour le clarifier dans les termes d'une théorie ou d'un schéma que j'ai trouvé si profitable pendant un bon nombre d'années qu'il pourrait bien être vrai.

La métaphysique est la science radicalement empirique. Tout élément de l'expérience doit être un argument en faveur ou à l'encontre de toute hypothèse de la cosmologie spéculative, et tout objet de l'expérience doit être un exemplaire et un test pour les catégories de l'ontologie analytique. Ainsi, techniquement, un exemple pour notre thème présent doit s'avérer aussi bon qu'un autre. Cependant, les exemples les plus dignes sont obscurcis par une patine de tradition et de partialité, alors que d'autres plus frivoles sont particulièrement révélateurs. Imaginons par conséquent trois sucettes, œuvres d'un confiseur qui achète les bâtons à un fournisseur en gros pour y mouler les sucreries. La sucette n° 1 porte une boule de menthe poivrée ronde et rouge, la sucette n° 2 une boule de chocolat ronde et marron, la n° 3 une boule de menthe poivrée rouge et carrée. La circonstance qui ici provoque principalement les théories de la subsistance et de l'inhérence est la similarité dans la différence : chaque sucette est partiellement semblable à chacune des autres et en est partiellement différente. Si nous pouvons donner une bonne explication de cette circonstance dans cette chose, nous aurons l'instrument pour expliciter l'anatomie de toute chose, depuis l'électron ou la pomme jusqu'aux archanges et au monde entier.

C'est dans cette direction que je formule en commençant ainsi mon projet principal; affirmer de manière à la fois triviale et littérale la chose suivante : dire que a est partiellement similaire à b c'est seulement dire qu'une partie de a est globalement ou entièrement similaire à une partie de b. Ceci est un truisme quand nous l'interprétons relativement aux parties ordinaires, par

1. Celui-ci recouvre une lecture au *Philosophical Club of Boston University*, le 3 décembre 1952.

exemple, les bâtons des sucettes. Pour en être certain, disons que, selon les fondements de la physique, il n'est pas commun que n'importe quel triplet d'objets solides, même nos trois bâtons mis en forme industriellement, soient exactement similaires, mais ils nous apparaissent souvent comme s'ils l'étaient; nous pouvons en toute intelligibilité stipuler pour notre argument que nos instances de bâtons se ressemblent exactement dans toutes leurs dimensions. Dire donc que chacune des sucettes est partiellement similaire aux autres, c'est-à-dire quant à leur bâton, c'est dire qu'il y a un bâton pour chacune qui est parfaitement similaire au bâton de toutes les autres, même si chaque bâton reste un individu aussi particulier et distinct que la sucette dans sa globalité. Nous donnerions rarement un nom propre à une sucette, et encore plus rarement à son bâton, mais nous pourrions aisément le faire – par exemple « Heraplem » pour la sucette n° 1, « Paraplete » pour son bâton, « Boanerp » pour la n° 2 et « Merrinel » pour son bâton. Heraplem et Boanerp sont ainsi partiellement similaires parce que Paraplete et Merrinel sont parfaitement similaires.

Qu'en est-il maintenant pour la suite de chacune des sucettes, et qu'en est-il de leurs similarités les plus fines, à savoir celles de couleur, de forme et d'arôme? Ma proposition est que nous traitons celles-ci exactement de la même manière. Puisque nous ne pouvons ordinairement trouver davantage de parties grossières de cette sorte qui soient, comme celle du bâton, similaires de sucette à sucette, discriminons des parties plus subtiles, plus fines ou plus diffuses jusqu'à ce que nous en trouvions qui *soient* globalement similaires. Cet argument d'apparence bizarre, bien sûr, n'est rien de plus que ce que nous sommes accoutumés à faire avec aisance et sans même le remarquer. Tout comme nous pouvons distinguer au sein des sucettes Heraplem et Boanerp, des parties grossières nommées « bâtons », à savoir Paraplete et Merrinel, nous pouvons aussi distinguer pour chacune des sucettes une partie plus fine, celle que nous avons l'habitude d'appeler sa « couleur » et une autre que nous appelons sa « forme » – notez bien : non leur couleur et leur forme générique, mais les cas particuliers que sont cette rougeur,

cette occurrence ou cette occasion d'arrondi, chacune unique en soi-même comme un homme, un tremblement de terre, ou un hurlement. Avec seulement un peu plus de hardiesse que celle qui nous faisait baptiser les sucettes et bâtons, nous pouvons baptiser nos composants plus minces « Harlac » et « Bantic » comme nous le dirons pour leurs composantes respectives de couleurs, et « Hamif » et « Borcaf » pour leurs composants respectifs de forme\*. Pour ces quatre nouveaux noms, les premières et dernières lettres sont les initiales de « Heraplem » et « Boanerp », respectivement de « couleur » et « forme », mais ce n'est qu'un appareil mnémotique à notre usage, non pertinent quant à leur valeur de nom. Harlac, par exemple, n'est ainsi pas à prendre comme une abréviation pour la description « la couleur composante de Heraplem ». Dans une situation réelle comme celle que nous imaginons, « Harlac » est défini par ostension comme quand quelqu'un baptise un enfant ou présente un homme en chair et en os; l'énoncé descriptif est seulement une commodité, un appareillage temporaire employé à faire porter l'attention sur l'entité particulière dénotée, comme une mère de jumeaux pourrait prévenir le curé: « Boadicea est celle qui louche ». Ainsi Heraplem et Boanerp sont partiellement similaires, non seulement parce que leurs parties grossières Paraplete et Merrinel (leurs bâtons) sont globalement similaires, mais aussi parce que leurs parties minces respectives, Hamif et Borcaf (leurs « formes »), sont globalement similaires. Tout ceci ne porte nul préjudice au fait que Hamif est numériquement distinct de Borcaf, avec lequel il est globalement similaire, et de Horlac, avec lequel il est conjoint dans Heraplem, comme Harlac l'est de Bantic, avec lequel il n'est ni similaire ni conjoint, et comme le bâton Paraplete l'est du bâton Merrinel, et comme enfin la totalité de la sucette, Heraplem, l'est de la totalité de Boanerp. Le sens suivant lequel Heraplem et Boanerp « ont la même forme » et pour lequel « la forme de l'un est identique à la forme de l'autre », est le même sens

\* Par souci de cohérence avec le propos, nous traduisons de la sorte les « Hamis » et « Borcas » du texte original qui valaient pour « shape ».

suivant lequel deux soldats « portent le même uniforme », ou suivant lequel un fils « a le nez de son père » ou encore si notre confiseur disait « j'utilise le même bâton toujours identique, Triple X Portémeilleur\* pour toutes mes sucettes ». Elles n'ont pas la même forme comme deux enfants ont le même père, ou deux rues ont la même bouche d'égout à leur intersection, ou deux étudiants de l'université portent le même smoking (et ainsi ne peuvent aller au même bal). Mais bien que similaires quant aux aspects indiqués, Heraplem et Boanerp sont partiellement dissimilaires en tant que leurs bâtons ou boules sont partiellement dissimilaires, et celles-ci sont partiellement dissimilaires car certaines de leurs meilleures parties, par exemple leurs couleurs, sont dissimilaires.

De manière semblable, pour continuer, nous notons que Harlac, la composante de couleur de la n° 1 (Heraplem), bien que numériquement distincte, est globalement similaire au composant de couleur de la n° 3. Or la n° 1 n'a pas seulement une composante de couleur qui est parfaitement similaire à la composante de couleur de la n° 3; elle a aussi une composante de saveur similaire à la composante de saveur de la n° 3 (il est indifférent que nous pensions la saveur comme une qualité phénoménale ou comme une structure moléculaire de la matière constitutive de la sucrerie). La saveur-cum-couleur de la n° 1 (et de même pour la n° 3) est un complexe dont les constituants propres sont la saveur et la couleur, et ainsi de suite pour les innombrables sélections et combinaisons de parties qui sont au cœur de n'importe lequel de ces objets, ou n'importe quelle collection de ceux-ci, qu'elles soient grossières ou minces.

Ce qui est ici crucial, bien sûr, c'est l'admission d'une partie « mince » ou « subtile », une de celle qui est « diffuse » ou « poreuse », comme une couleur résidante ou une forme occurrente, au moins d'aussi bonne tenue parmi les individus que sont les éléments réels du mobilier du monde, que celle des parties grossières, comme celle du bâton. Le fait qu'une partie soit ainsi plus tenue et

\* Cette formule vaut ici comme traduction de « *Ledbetter's Triple X* ».

plus diffuse qu'une autre et qu'elle soit plus susceptible de similarité ne milite pas davantage à l'encontre de son actualité individuelle; de la même manière, le fait que les souris soient plus petites et plus nombreuses que les éléphants ne les rend pas moins réelles. Pour emprunter maintenant un terme ancien mais très convenable, une partie grossière comme le bâton est aussi « concrète » que la sucette entière, tandis qu'une partie ténue ou diffuse, comme la composante de couleur ou la composante de forme, est abstraite. La couleur-cum-forme est moins abstraite ou presque plus concrète que la couleur seule, mais elle est plus abstraite et moins concrète que la couleur-cum-forme-cum-saveur, et ainsi de suite jusqu'à ce que nous parvenions au complexe dans sa totalité, lequel est globalement concret.

Je propose à présent que des entités comme nos parties minces ou composants abstraits sont les constituants premiers de ce monde ou de n'importe quel monde possible, l'alphabet même de l'être. Elles sont non seulement actuelles, mais elles sont les seules actualités, en ce sens précis : alors que les entités de toutes les autres catégories sont littéralement composées à partir d'elles, elles ne sont pas, elles, composées en général d'autre sorte d'entités. Il est caractéristique des premiers principes qu'une telle catégorie, qui est cruciale, n'ait pas habituellement de nom, et ceci est une raison pour laquelle ils valent d'être poursuivis. Une description de ces entités dans une ancienne phraséologie résonne de manière paradoxale : nos parties ténues sont des « particuliers abstraits »<sup>1</sup>. Nous aurons l'occasion d'utiliser « parties » pour les parties concrètes et « composants » pour celles qui sont abstraites (et « constituants » pour les deux), comme certains philosophes anglais ont utilisé « composant » pour propriété et « constituant » pour partie concrète. Rappelant, toutefois, que Santayana utilisait « trope »

1. J'ai plaidé en faveur de la légitimité générale d'une telle catégorie, dans « The Nature of Universals and of Abstractions », *The Monist*, XLI (1931), p. 583-593.

pour représenter l'essence d'une occurrence<sup>1</sup>, je détournerai le mot qui est à peu près inutile que ce soit dans ce sens ou dans celui du dictionnaire, pour représenter le particulier abstrait qui est, pour ainsi dire, l'occurrence d'une essence. Un trope est alors une entité particulière, ou bien abstraite, ou consistant en une ou plus d'une entité concrète en combinaison avec une abstraction. Ainsi un chat et la queue du chat ne sont pas des tropes, mais le sourire d'un chat est un trope, et il en va de même du tout dont les constituants sont le sourire du chat plus ses oreilles et l'aridité de la lune\*.

Nous tournant maintenant brièvement de l'alphabet de l'être pour jeter un œil à sa syllabation, nous observons deux manières fondamentales pour les tropes d'être liées l'un à l'autre : la manière de la localisation et la manière de la similarité. Elles sont catégoriellement différentes et sont effectivement des contreparties systématiques l'une de l'autre – des images en miroirs, pour ainsi dire. La localisation est externe au sens où un trope *per se* n'implique, ni ne nécessite, ni enfin ne détermine sa localisation relativement à n'importe quel autre trope, tandis que la similarité est interne au sens où, deux tropes étant donnés, il est impliqué, nécessité ou déterminé s'ils sont similaires et en quoi ils sont similaires. (L'enjeu de cette différence *prima facie* ne saurait être poursuivi ici). La localisation est plus aisément pensée comme une position dans l'espace-temps physique, mais j'attends de cette notion qu'elle comprenne également tous les débordements et arrangements analogues que nous trouvons dans les différents champs de conscience, et effectivement dans n'importe quel règne d'existence

1. G. Santayana, *The Realm of Matter*, chap. 6, dans *Works*, New York, Scribner's, 1937, vol. 14, p. 238-304.

\* De façon insolite la reproduction de la version originale (*Review of Metaphysics* 7, 1953, p. 3-18) du présent article est distincte dans les anthologies de Loux (Routledge, 2001; version d'ailleurs écourtée) et celle de Tooley (Garland, 1999). La première fait notamment figurer un autre exemple en lieu et place de la queue du chat : « Ainsi Napoléon et le toupet de Napoléon ne sont pas des tropes, cependant la posture de Napoléon est un trope, et de même pour la globalité dont les constituants sont son toupet et sa posture, et aussi de sa résidence à Elbe ».

que nous pouvons concevoir – la globalité de l'étendue et de la structure interne des monades leibniziennes, par exemple. Les deux modes de connection peuvent être décrits par les termes de distance et de direction. Nous sommes d'une manière générale très familiers avec les distances non définies et les directions qui composent les localisations dans l'espace et dans le temps, bien que nous ne soyons pas accoutumés à penser la valeur limitative d'une telle localisation (mais cependant très familiers avec le phénomène lui-même) – à savoir, être dans le même espace dans le même temps, soit l'unique collocalisation et impénétrabilité que nous appelons « appartenir, être inhérent, ou être caractéristique de la même chose ». Avec des intentions et des intérêts variés, ce nexus est mentionné ainsi : Russell l'appelle « comprésence »; Mill « co-inhérence », Stout « concrescence », Goodman « être-ensemble » (*togetherness*). Je suivrai Whitehead, Keynes et Mill en l'appelant « coïncidence »<sup>1</sup>. À proprement parler, ce que j'ai nommé la « couleur-cum-forme » au deuxième paragraphe ci-dessus, n'est pas seulement la somme d'une couleur et d'une forme mais leur somme en coïncidence; nous aurions pu dire « couleur-cum-forme ». Nous pouvons dorénavant expliquer plus loin que Harlac et Bantic, nos couleurs de sucettes, sont vraiment complexes, chacune consistant en une couleur-tige et une couleur-bâton en une relative localisation, et de façon similaire pour les formes. Puisqu'il n'est pas de petit mot (comme « rouge » et « carré ») qui décrive de tels complexes de couleurs et de forme, j'ignorerai les bâtons (supposés être tous semblables) et utiliserai nos noms de tropes seulement pour les qualités des tiges respectives. Cela n'aura pas d'importance si le lecteur, tant qu'il cerne

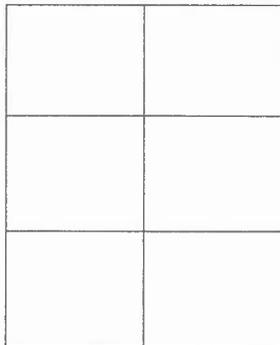
1. Voir Russell, *La connaissance humaine*, p. 294, 297, 304, etc.; Stout, « The Nature of Universals and Propositions » (n. 1, p. 45, *infra*); Goodman, *La structure de l'apparence*, p. 178; Whitehead, *Le concept de nature*, p. 157-158; Keynes, *Traité de la probabilité*, p. 385; Mill, *Système de logique : déductive et inductive*, p. 67, Mill cite Bain. [Il est à souligner que le terme original est celui de « concurrence » dont l'acception française particulière signifie bien « coïncidence ». Les traductions françaises de ces ouvrages ne font généralement pas figurer la mention spécifique du terme telle qu'elle est donnée dans le présent texte].

l'idée, prend l'usage de « distance » et de « direction » comme étant des relations de ressemblance métaphoriques. Nous n'avons pas ici de problème avec la notion de valeur limitative, distance nulle, ou similarité précise, en revanche nous pourrions avoir besoin d'en savoir davantage au sujet de la plus petite similarité, ou de la plus grande différence, qui devrait valoir, *i.e.* entre un rouge et un pourpre, et plus encore, à moins que nous ne soyons psychologues ou phénoménologues, à propos d'une similarité aussi élaborée que celle des distances et directions telles qu'appliquées au cône des couleurs.

Tout monde possible, et donc bien sûr celui-ci, est complètement constitué par ses tropes et leurs connections de localisation et de similarité, ainsi que par tous les autres qui peuvent exister. (Je pense qu'il en existe aucun, mais ceci n'est pas nécessaire à la théorie des tropes). La localisation et la similarité (ou quoi que ce soit d'autre) fournissent toutes les relations, tout comme les tropes fournissent les termes, mais le total des relations n'est pas une chose par dessus ou par delà la totalité des termes, car une relation R entre les tropes a et b est un trope constitutif du complexe r' (a, b) (*i.e.* la somme-coïncidence de Harlac et Hamif), alors qu'inversement les termes a et b seront composés en général de constituants en relation – bien que peut-être pas plus que l'étendue d'une qualité du « lisse », un quale « homéomère », tel qu'une couleur.

Tout trope appartient à autant d'ensembles ou de sommes de tropes qu'il y a de façons de les combiner avec d'autres tropes dans le monde. D'intérêt particulier toutefois sont 1) l'ensemble, ou somme, de tropes porteurs de la relation de coïncidence (la valeur limitative de la localisation), et 2) l'ensemble ou somme de ceux porteur de la relation de similarité précise (la valeur limitative de similarité, quelquefois mal nommée « identité »). Disons désormais que l'ensemble ou somme de tropes coïncidants avec un trope, comme notre composant de couleur Harlac, est le particulier concret ou « chose » qui peut encore être dit « caractériser » dans notre exemple, la sucette Heraplem, ou afin de simplifier les choses, la tige de la sucette à un certain moment. Parallèlement,

et à nouveau de manière approximative, l'ensemble ou somme de tropes précisément similaires à un trope donné, disons encore Harlac, peut être supposé être un universel abstrait, ou au moins correspondre formellement à l'universel abstrait ou « essence » qu'elle peut être dite exemplifier dans notre illustration d'une teinte définie de rouge. (Les tropes approximativement similaires à celui qui est donné composent un universel moins défini).



L'expression « ensemble ou somme » ci-dessus est une échappatoire délibérée. Un ensemble est une *classe* dont tous les termes sont les membres; une somme est un tout dont les termes sont des parties, au sens vraiment primitif de « partie » dont traite le récent calcul des individus<sup>1</sup>. Dans la figure ci-dessus, par exemple, la classe de six carrés, la classe de trois rangées, et la classe de deux colonnes sont distinctes les unes des autres ainsi que de la figure dans son unité; mais la somme des carrés, la somme des rangées et la somme des colonnes sont identiques les unes aux autres et à la totalité de la figure. À quoi est équivalent une différence de « type » logique, est loin d'être transparent, particulièrement pour la philo-

1. N. Goodman et H. Leonard, « The Calculus of Individuals and Its Uses », *Journal of Symbolic Logic*, V, 1940, p. 45-55; Goodman, *La structure de l'apparence*, p. 42 sq.; A. Tarski, Appendix E, dans J.H. Woodger, *The Axiomatic Method in Biology*, p. 161-172.

sophie des tropes, mais tout le monde s'accorde sur le fait qu'une somme est du même type que ses termes, comme le tout est du même type que ses parties, un homme du même type que ses bras et jambes. Le concept de classe ou d'ensemble est par ailleurs notoirement plus complexe et problématique. Une classe n'est certainement pas, en aucun sens<sup>1</sup> ce qui est trop souvent nommé une « entité abstraite », mais il existe quelques excuses pour la considérer comme d'un « type » différent de ses membres. Convaincus que des tropes composent un *concretum* d'une façon qui n'est pas logiquement différente de celle par laquelle il est composé de n'importe quel autre lot complet de parties, tout nous pousse à dire que le concretum n'est pas l'ensemble mais la somme des tropes; décrivons-le donc ainsi. Il n'est pas aussi évident de savoir si le concept de contrepartie de l'universel peut être défini par la somme de similarités – toutes difficultés grammaticales mises à part. L'ensemble ou la classe d'universaux fera sans doute l'affaire. Tous les paradoxes qui suivent l'effort en vogue pour donner l'équivalence de l'Humanité universelle, par exemple, à la classe des hommes concrets (laquelle comprend de telles absurdités qu'être un bipède sans plumes est pareil à posséder le sens de l'humour), s'évanouissent dès lors que nous rendons plutôt ceux-ci équivalents à notre nouvel ensemble, celui de la classe des humanités abstraites – la classe dont les membres ne sont pas Socrate, Napoléon et ainsi de suite, mais le trope humain dans Socrate, Napoléon, et ainsi de suite. Des paradoxes encore plus abominables furent consécutifs à la stratégie nominaliste radicale qui prétendait substituer la somme des hommes concrets à leur classe<sup>2</sup>, et la majorité de ces paradoxes sont résolus en prenant la somme des tropes similaires. Je suis certain cependant que quelques-uns subsistent et puisque coïncidence et similarité sont de telles contreparties symétriques, je ne serais pas surpris s'il

1. Goodman, *op. cit.*, p. 150; Quine, *Methods of Logic*, p. 204.

2. Témoin la lutte vaillante de Quine et Goodman dans « Steps Towards a Constructive Nominalism », *Journal of Symbolic Logic*, XII, 1947, p. 105-122.

s'avère que le complexe de similarité doit être un ensemble, alors que la coïncidence complexe doit être une somme.

En suggérant comment les particuliers concrets et les universaux abstraits sont tous deux composés à partir de tropes, j'affirme que ces deux catégories à elles deux ne divisent pas le monde entre elles. Celui-ci n'est ni constitué par l'addition des particuliers concrets et des universaux abstraits, conformément à l'ancien schème, ni « constructible » à partir *soit* des particuliers concrets *soit* des universaux abstraits, comme il faudrait l'admettre selon l'argument de récents esprits novateurs (respectivement Carnap et Goodman, par exemple). Les notions de l'abstrait et de l'universel (donc celles du concret et du particulier) sont si indépendantes que leurs combinaisons saturent l'étendue de la logique. Socrate est un particulier concret. Son composant qui est sa sagesse est un particulier abstrait ou « trope ». La sagesse totale de laquelle toutes les sagesse sont des membres ou des exemples est un universel abstrait. La socratéité totale, dont toutes les créatures qui lui sont exactement semblables sont des parties ou des membres est un « universel concret », non au sens idéaliste mais au sens le plus strictement exact. C'était en raison des limitations exclusives du discours philosophique ordinaire en faveur des deux combinaisons, du particulier concret et de l'universel abstrait, qu'afin d'attirer l'attention sur nos tropes, nous avons du dévier de leur usage des expressions telles que « l'humanité de Socrate » ou « la rougeur de la sucette », représentant d'ordinaire les genres ou degrés d'humanité et de rougeur, pour représenter respectivement leurs cas particuliers d'« Humanité » et de « Rougeur ». Ainsi nous avons été conduits à utiliser des lettres capitales dans « Humanité » et « Rougeur », ceci pour restaurer les « noms abstraits » dans leur droit normal de nommer les universaux respectifs. Une explication similaire, mais plus longue, aurait été de nous donner des expressions moins définies comme « la forme de Boanerp » ou « sa couleur ».

Ayant ainsi bien distingué ces différentes rubriques, nous pouvons presque automatiquement faire encore plus pour dissiper l'ancien mystère de la prédication qui a eu tant d'influence sur

l'idée des types logiques. La théorie prévalente disait que si y peut être prédiqué de x ou bien est inhérent à x, ou caractéristique de x, ou encore si x est une instance de y, alors x et y doivent être séparés par un unique abysse logique et ontologique. Toutefois, en ceci la plus grande monstruosité, celle qui a récemment appelé certains logiciens à des contorsions verbeuses et disgracieuses, est due au fait de prendre la prédication comme inanalysable et inscrutable; celle-ci disparaît lorsque nos principes révèlent que la prédication est composée de deux phases distinctes mais non moins intelligibles. « Socrate est sage » ou génériquement « a est  $\phi$  » veut dire que la somme coïncidente (Socrate) inclut un trope qui est un membre de l'ensemble de similarité (la Sagesse). Lorsque nous mettons en contraste une chose au regard d'une propriété ou d'une « caractéristique » de celle-ci, un substantif au regard d'un adjectif, nous pouvons viser l'une de ces connexions ou les deux à la fois. La sagesse particulière de Socrate est, en un sens, une « caractéristique » *i.e.* elle est une composante. Ceci est le sens que G.F. Stout défendait, d'une façon assez correcte au regard de ma façon de penser, que « les caractères sont des particuliers abstraits qui peuvent être prédiqués des particuliers concrets »<sup>1</sup>. La sagesse universelle est, en un deuxième sens, la caractéristique de chacune de ces sagesse – c'est en ce sens que G.E. Moore a pu défendre de façon plausible que même un événement, tel un éternement, a certaines caractéristiques, et n'en est pas un<sup>2</sup>. Cependant, en un troisième sens, ou sens ordinaire, la sagesse universelle caractérise

1. « Are the Characteristics of Particular Things Universal or Particular? » a symposium by G.E. Moore, G.F. Stout, and G.D. Hicks, *Proceedings of the Aristotelian Society*, Supplementary vol. III, 1923, p. 95-128 (p. 114). Sa théorie des particuliers abstraits ici et dans « The Nature of Universals and Propositions » (*Proceedings of the British Academy*, vol. X, 1922-1923) est à peu près identique à celle que je défends. S'il y a une différence celle-ci est à trouver dans son unité obscure selon laquelle la classe est une forme unique de l'unité non réductible à la similarité.

2. *Ibid.*, p. 98. Je ne peux m'empêcher de penser que Moore, en laquais des lieux communs très éloigné du commun, résiste quasi féroce à comprendre la théorie de Stout.

tout Socrate. D'un tel imbroglio émergent deux sens distincts de « instance » : d'une part celui selon lequel Socrate est une instance (concrète) de la Sagesse, et d'autre part celui disant que la composante de sa sagesse est une instance (abstraite) de celle-ci. Émergent ainsi également deux notions de classe, d'une part la classe ordinaire des *concreta* faite de Socrate, Platon, et de toutes les autres créatures globalement sages, et d'autre part la classe des *abstracta* de leurs sagesse, celle de notre ensemble de similarités.

Du problème de la prédication rayonnent de nombreuses notions à demi-magiques relatives à l'essence et l'existence, celles-là mêmes que nous pouvons désormais clarifier d'une façon prosaïque. Ainsi Broad et Dawes Hicks, tout en croyant aux « *Abstracta* », les ont décrits en des termes aussi fantastiques que ceux qui servaient à Santayana pour décrire ses essences, comme sans lieu et hors du temps et donc « réelles mais non-existantes »<sup>1</sup>. Cette suggestion remarquable, mais non inhabituelle, pourrait être fondée, chez un platonniste, sur une pleine théorie des universaux *ante rem*. Elle résulte cependant surtout du défaut de distinguer entre ces deux sources principales. D'une part l'éternité spécieuse qu'a un *universel*, car, comme Stout le dit, il « se déploie indivisé et opère sans frais »<sup>2</sup> ce qui pour nous est seulement le fait que la similarité est une relation discontinue enjambant les distances spatiales et temporelles sans en être diminuée et sans dépense de matière ou d'énergie. D'autre part l'éternité spécieuse est dotée d'un *abstractum* car en allant à l'universel nous « abstrayons à partir de » ses localisations spatiotemporelles (qu'elle possède et conserve néanmoins). Tout comme l'opacité, par exemple, de l'essence ou du caractère générique est le plus souvent éclaircie par un regard stéréoscopique, celui qui distingue clairement les dimensions de

1. Broad, *Mind and its Place in Nature*, p. 19; D. Hicks, *Critical Realism*, p. 76-78. Broad peut justement s'émerveiller que nous puissions connaître ce qui est mental ou physique seulement « en connaissant des objets qui ne sont ni l'un ni l'autre » (*op. cit.*, p. 5).

2. « Sont les caractéristiques, etc. », p. 116.

l'universel et de l'abstrait, et ainsi du mélange de gloire et de dégradation qui hante l'Existence, l'individu est le plus souvent éclairci par les idées de concrétude et de particularité. L'Individu est à la fois consacré par l'auto-identité et l'auto-existence absolues qui sont le propre d'un particulier occurrent, et encore par l'infinie richesse du concret, doublée de son caractère inimitable. Or il est perverti par ces mêmes facteurs. Ceci semble ignominieusement arbitraire et accidentel, *qua* particulier dans ses relations externes à l'égard de son simple moi, parce qu'ainsi est éludé le rôle de la ressemblance qui est à la fois le fondement de la classification et de la généralisation. Ainsi l'Individu possède la confusion et l'impénétrabilité du concret au sein duquel les formes luttent dans un entremêlement si stupéfiant que les aristotéliens l'ont confondu avec de la matière sans forme.

Une philosophie des tropes exige d'être complétée dans une douzaine de directions à la fois. Je dois ignorer pour l'heure quelques-unes de celles-ci parce que ces questions nous mèneraient trop loin, d'autres parce que je ne leur connais pas de réponses. Les premières pourraient nous porter à raffiner et à compléter notre position au sujet des substances et de la pluralité de similarités. Pour les deuxièmes pourrait être cherchée une meilleure assimilation des catégories de notre théorie – coïncidence, similarité, abstrait, et ainsi de suite – à la théorie elle-même, et ainsi des tropes comme des autres, plutôt que de les reléguer au rang des immunités anormales des « transcendentaux » (comme disaient les anciens scolastiques) et du « métalangage » (comme les nouveaux scolastiques le disent). En définitive je vais défendre ici la notion fondamentale qu'il existe des entités immédiatement abstraites, particulières, et actuelles, et ceci de deux façons : par l'affirmative consistant à montrer comment l'expérience et la nature les rend toujours manifestes, par la négative afin d'établir ces positions vis-à-vis des vieilles objections dialectiques à leur endroit.

Je n'ai pas utilisé délibérément le mot « abstrait » pour décrire nos tropes, avant que nous n'ayons fait de notre mieux pour les identifier d'autres manières, de peur que les connotations générale-

ment péjoratives du mot ne nous rendent aveugles à la réalité des objets, réalité aussi pleine que celle de la lumière du soleil (car en fait la lumière du soleil *est* un existant abstrait). Les nombreuses significations d'« abstrait » qui ont rendu ce terme si rebutant au tempérament empirique de notre époque suggèrent qu'un *abstractum* est le produit de quelque trait magique de l'esprit, ou l'autochtone de quelque lointaine éternité immatérielle. Dictionnaires, journalistes et auteurs de philosophie sont à peu près également vagues et partagés à ce propos. Santayana dit qu'« abstrait » veut dire imprécis, mais aussi « verbal, irréalisable, ou cognitivement second »<sup>1</sup>. L'abstrait est comparé à l'abscons, à l'éthéré, au mental, au rationnel, à l'incorporel, à l'idéalement parfait, à l'atemporel, au primordial ou à l'ultime, au purement théorique; assimilé à la précarité du spéculatif et du visionnaire, ou encore au vide, au déficient, à l'irréel ou purement potentiel, au franchement imaginaire, et au désincarné. Dans certains lieux, il veut dire symbolique, figuratif, ou purement représentatif, par contraste avec ce qui est de plein droit réel. À la même rubrique, le mot peut connoter alternativement les deux extrêmes que sont la précision précieuse et le vague, le confus ou l'imprécis. Les mathématiques ou la logique sont dites abstraites, en partie parce qu'elles concernent des structures formelles, en partie parce qu'elles sont seulement traitées sur le mode hypothétique<sup>2</sup>, mais en fait un calcul symbolique est appelé « abstrait » parce qu'il n'est à propos d'aucune chose. Les sémanticiens et les professeurs de rhétorique frémissent à la rencontre de jugements de si « hauts niveaux d'abstraction » que celui disant que « L'herbivorisme est propice à la satisfaction bovine », contrastant avec la virilité trop « concrète » d'énoncés tels que « Les vaches aiment l'herbe », bien que les deux phrases décrivent exactement le même état de choses. Les philosophes logiciens proclament leur « renoncement aux entités abstraites » sans mettre au clair

1. *Realms of being*, p. 32.

2. C.I. Lewis, *Mind and the World-Order*, p. 242, 249.

ni ce qui rend une entité « abstraite », ni comment quelqu'un procède pour « renoncer » à une entité.

On se demande, à la vue de ce catalogue, s'il existe une chose qui ne serait pas à l'occasion susceptible d'être nommée « abstraite ». La plupart d'entre nous nierait qu'un chat soit abstrait, mais un idéaliste dirait qu'il l'est. Toutefois une erreur serait d'inférer qu'« abstrait » a été dans l'ensemble une épithète indéterminée. Tous les usages que nous avons observés, comme d'autres sans aucun doute, dérivent de deux origines qui sont tour à tour reliées d'une façon très intime. Elles représentent ce que beaucoup de personnes ont cru, souvent par erreur, être impliqué par ces idées sources. Une de celles-ci est l'usage d'« abstrait » pour signifier *existence individuelle transcendante* comme un universel, une essence, ou idée platonicienne est supposée la transcender. Mais bien que cet usage d'« abstrait » soit probablement aussi ancien que le mot lui-même, je pense qu'il était en fait dérivé, de par les erreurs ordinaires que nous avons notées plus haut, des anciens usages indigènes, plus littéralement en accord avec la construction latine du mot, qui est virtuellement identique au vôtre. Dans son sens le plus large, la « vraie » acception d'« abstrait » est *partiel, incomplet, ou fragmentaire*, le trait distinctif de ce qui est moindre à la totalité qui l'englobe. Puisqu'il doit y avoir, pour toute chose excepté le Monde Entier, au moins quelque chose, et effectivement beaucoup de choses, de laquelle elle est une partie propre, tout sauf le Monde Entier est « abstrait » au sens large dont il est question. C'est ainsi que l'idéaliste peut dénoncer ce chat comme étant « abstrait ». Cependant, la pratique la plus habituelle des philosophes a été d'exiger pour l'« abstrait » la forme d'incomplétude la plus spéciale qui appartient à la sorte de constituant que nous avons nommé « mince », « fin » ou « diffus », comme la couleur ou la forme de notre sucette, par contraste avec la sorte des constituants « épais », « grossier » ou aussi rustiques que son bâton<sup>1</sup>.

1. Bien que cela ait été pendant de nombreuses années la source de la signification d'« abstrait » la plus proche de l'expression directe de celle-ci que j'ai trouvé

Si maintenant quelqu'un regarde les choses d'une façon dénuée des présupposés habituels, l'existence des *abstracta* semble aussi pleine que n'importe quel fait peut l'être. Ironiquement, il y a quelque chose d'archaïque dans la piété des nouveaux Nominalistes quant à leur rejet des entités abstraites au profit de ce « préjugé du sens commun tel qu'exprimé sur le mode pédant »<sup>1</sup>, le dogme d'Aristote disant qu'il ne saurait y avoir de choses réelles à l'exception des « substance premières », des individus concrets comme unités absolues et « essentielles ». Ils ont ainsi tourné le dos à l'un des plus grandes intuitions de la Renaissance, à savoir que la primauté apparente de tels objets solides, maniables de taille moyenne est seulement fonction de notre propre taille moyenne et de nos motivations pratiques. Les grandes philosophies modernes ont plutôt recherché le réel dans des « natures simples » putatives, à une extrémité de l'échelle, et dans le grand océan de l'action, à l'autre extrémité. Je n'ai aucun doute quant au fait que les choses entières comme les sucettes, les arbres et la lune existent concrètement en chair et en os, mais tel n'est pas ce qui est « présent à nos sens »<sup>2</sup>, et ce n'est pas la conscience de l'abstrait qu'il est « difficile d'atteindre sans douleurs ni examens »<sup>3</sup>. Clamer la primauté de notre connaissance des *concreta* est du « mysticisme » au sens strict, c'est-à-dire une revendication en faveur d'une telle accointance

dans le runesque *Dictionary of Philosophy*, 1942, p. 2 du professeur L. Wood : « Une désignation appliquée à un aspect partiel ou qualité considérée séparé d'un objet dans sa totalité, qui est, par contraste, désigné comme concret ». Même ici le mot « séparation » comme nous le verrons est trompeur.

1. Russell, *Histoire de la philosophie occidentale*, p. 163.

2. J'ai à l'esprit la Ballade Épistémologique de W. Quine concernant l'*Homo javanensis* dont les simples facultés « pouvaient seulement traiter des choses concrètes et présentes à ses sens », « Identité, ostension et hypostase » dans *Du point de vue logique*.

3. Il s'agit de Berkeley sur les idées abstraites, *Principles*, Intro., sect. 10. Il est cité longuement par James, *Psychology*, vol. 1, p. 469, qui défend, je pense de façon correcte, que ce qui est difficile n'est pas la reconnaissance des *abstracta* mais la reconnaissance qu'ils sont abstraits, et la conception de l'universel, et que ceux-ci sont au pire pas plus laborieux que la conception du *concretum* en contreparties.

avec la pléthorique variété de l'être dont aucun trait concevable de la psychophysique ne pourrait rendre compte. Ce que nous voyons premièrement de la lune, par exemple, c'est sa forme et sa couleur et pas du tout son volume dans sa globalité concrète – des générations ont vécu et sont mortes sans avoir suspecté qu'elle ait concrètement un volume. Si nous lui attribuons désormais la solidité et l'aridité, nous le faisons élément par élément à peu près, comme nous imputons la présence des rouages à une montre ou un estomac à un vers. L'évaluation porte également sur les *abstracta*. La première valeur accordée par la majorité des hommes à la lune c'est son éclat; ce qu'un enfant veut d'une sucette est une certaine saveur et une persistance. Il prendrait bien plutôt ces *abstracta* sans le reste du volume que le volume sans ces qualités. Au centre du débat opposant les champions de la métaphysique du particulier concret à ceux de l'universel abstrait, est intervenue une discussion quant à savoir si les premières expériences du bébé sont celles des globalités des particuliers concrets (sa balle, sa mère, et ainsi de suite) ou celles d'universaux abstraits (la Rougeur, la Circularité, et ainsi de suite). Il serait ici d'utilité, même modeste, de procéder à une petite observation d'un bébé, ou de soi-même dans une humeur de bébé, pour convaincre le candide et l'instruit que l'objet d'une telle absorption n'est pas l'universel abstrait (en aucun cas l'enfant ne « tombe tout droit du haut des nuages sur la plus haute branche de l'arbre de Porphyre »<sup>1</sup>) et certainement pas le particulier concret (cette « chose étrange, merveille de l'esprit »<sup>2</sup> qu'une vie d'observation et vingt siècles de recherche ont à peine commencé à pénétrer), mais est en vérité le particulier abstrait ou trope, *cette* rougeur, *cette* circularité, et ainsi de suite.

Bien que les usages du trope soient particulièrement intéressants pour rendre compte des substances et universaux, l'impact de cette idée est peut-être plus grand dans de nombreux domaines qui n'ont pas été si longtemps établis et obscurcis par des

1. B. Blanshard, *The Nature of Thought*, vol. I, p. 569.

2. Santayana, *The Unknowable*, p. 29.

habitudes et de vieilles opinions et non tant pourvues de dispositifs alternatifs. Tandis que les substances et les universaux peuvent être « construits » à partir de tropes, ou apostrophés *in toto* à diverses fins, le trope ne peut être bien « construit » à partir des tropes et des substances et fournit l'unique rubrique hospitalière à une centaine de sorte d'entités que ni la philosophie, ni les sciences, ni le sens commun ne peuvent laisser partir. Ceci est plus flagrant pour n'importe quelle ambition vouée à traiter de l'esprit, tout particulièrement parce que la force de l'esprit est l'accommodation, la focalisation, ou la mise en évidence qui met l'*abstracta* en contraste avec un vide ou un arrière-fond indéfini. Une douleur est un trope *par excellence*. Ainsi une douleur nocturne, vive et mystérieuse, par exemple, dénuée de la conscience d'un contexte ou d'une classification, est cependant en elle-même aussi absolue et implacable que la grande pyramide. Cependant tous les autres contenus distincts sont essentiellement du même ordre : ainsi d'un amour, ou d'un chagrin, ou d'un « plaisir individuel singulier »<sup>1</sup>.

La notion de trope prend toutefois le plus pleinement son sens dans la théorie de la connaissance. Les « espèces sensibles » des scolastiques, les « idées » de Locke et Berkeley, les idées et impressions de Hume, les *sense-data* de l'épistémologie récente – dès lors qu'ils sont entendus comme des tropes, non comme des choses ou comme des essences, une centaine d'énigmes s'évanouissent à leur propos, et les attaques des philistins à l'encontre de la théorie de la connaissance perdent d'elles-mêmes le plus fort de leur argument. Nous n'avons pas besoin d'avancer qu'un *sensum* rouge, par exemple, est complètement abstrait (quoique cela puisse être). Mais même s'il est doté de quelques composantes distinctes, telles qu'une forme et une taille aussi bien qu'une couleur, et bien que la couleur elle-même implique les « attributs » de nuance, d'éclat et de saturation, ceci est encore abstrait par comparaison à un solide plein

1. C.S. Peirce, sans la notion de trope, dénonce cette expression pleinement intelligible comme des « mots sans signification », *Collected Papers*, C. Hartshorne et P. Weiss (ed.), Cambridge (Mass.), Harvard UP, 1931, vol. I, p. 172.

et coloré. Plus encore, selon des psychologues de bonne réputation, peuvent exister des données bien plus abstraites, n'en déplaise aux dires des empiristes : ainsi des données sensibles qui ont des couleurs mais aucun autre caractère, ou même encore une teinte et aucun autre « attribut ». La personne qui utilise la théorie des tropes pour aiguïser son regard quant à ce qui est réellement présent, et ce qui ne l'est pas, peut ne pas croire en l'attribution à l'esprit de tels composants toujours plus délicats, comme la pensée sans images des anciennes écoles germaniques, ou les idées non imaginables de Descartes, les purs concepts des scolastiques, ou les *Gestalten* éthérées des plus récents évangiles allemands ; mais si ceux-ci existent, ils existent comme tropes. J'admets qu'il convient de dire la même chose des plus sombres catégories de l'acte mental pur, des intentionnalités, dispositions, et pouvoirs. De tels processus mentaux réels mais relativement complexes tels que les cours de pensée, les décisions morales, etc., pris comme particuliers occurrents, qu'ils soient brefs ou de la durée d'une vie, et non (comme presque toutes les expressions en ce département au moins le suggèrent également) comme des genres récurrents, sont les tropes et les composés de tropes – et les genres aussi, bien évidemment, sont des composés de tropes à leur manière. Une âme ou un esprit, pris dans leur totalité, s'il ne sont pas substance immatérielle unique en elle-même, est un trope.

Traduction Frédéric PASCAL  
revue par Frédéric NEF